

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Revue Religieuse, Scientifique, Historique, Littéraire et Artistique.

Vol. VI.

Montréal (Bas-Canada), 15 Octobre 1864.

No. 20.

SOMMAIRE.—Chronique.—Analyse du Cours d'histoire de la Philosophie, commencé au Cabinet de Lecture le 26 janvier 1864, par le Rév. Messire Désautniers.—Discours de M. l'abbé Verreau, Principal de l'École-Normale Jacques-Cartier à la distribution des prix, huit juillet 1864.—Fragments d'un discours prononcé par M. F. H. Prévost, en 1850, le jour de la St. Jean-Baptiste.—Allocation sur *l'Œuvre des Bons Livres*, prononcée par le même en 1856.—Autre allocation prononcée à l'occasion de l'ouverture des écoles primaires.—Nécrologie: mort de M. Modeste Foisy.—Jeanne-Marie, le juge d'instruction, le garde-champêtre, le curé, la prison préventive.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Le Congrès de Malines.—Compte-rendu des séances.—Mgr. Dupanloup et son discours.—Discours sur les progrès de la religion dans le Canada, par M. Paquette, prêtre du Séminaire de Québec.

Tous les journaux nous ont parlé du Congrès de Malines et nous en ont raconté les splendeurs. Nous reviendrons sur l'importance des questions qui ont été traitées, et nous nous proposons de publier le discours de Monseigneur Dupanloup, qui est un chef-d'œuvre d'à-propos, comme tout le monde l'a reconnu, même dans les journaux les plus étrangers à l'esprit religieux.—Aujourd'hui nous publierons l'exposé des séances tel que nous le trouvons dans les feuilles catholiques.

Le 29 août, jour de l'ouverture du Congrès, 4000 catholiques ont assisté à la Ste. Messe, célébrée pontificalement dans la Cathédrale par Son Eminence, le Cardinal Archevêque Mgr. Sterckx, ensuite on s'est rendu en procession dans la grande salle du Séminaire diocésain, lieu désigné pour les séances générales.

À l'ouverture, Mgr. Sterckx a adressé une allocution touchante; puis, il a fait lire la lettre adressée par le Souverain Pontife en réponse à l'adresse du Congrès de l'année précédente. On a voté une adresse de remerciement au Souverain Pontife, qui a été transmise aussitôt au Saint Père, par le télégraphe.

M. de Gerlache, président de la Cour de Cas-

sation de Belgique, élu président du Congrès, a pris ensuite la parole et a parlé de l'état de l'Église en Belgique. Cette allocution a vivement touché les cœurs et a fait comprendre que s'il y avait encore de grands combats à livrer en Belgique pour lutter contre les efforts d'un libéralisme impie et ignorant, néanmoins bien des symptômes consolants venaient encourager les efforts généreux des bons catholiques, et montrer la bénédiction que Dieu réservait à tous ceux qui ne voulaient pas désespérer de la cause de la vérité et du concours de la divine Providence.

Le 30 août, deuxième jour, M. Ducpetiaux a lu un rapport touchant. Dans cette séance toute l'assemblée s'est levée pour saluer de ses applaudissements enthousiastes l'entrée de Mgr. Dupanloup, qui venait d'arriver à l'instant même par le chemin de fer. Mgr. l'évêque d'Orléans a pris place au milieu des témoignages les plus vifs d'admiration et de joie, et Mgr. a adressé aussitôt quelques paroles dont chaque phrase a été saluée par des tonnerres d'applaudissements.

“ Mgr. a dit qu'il était profondément touché d'un pareil accueil, qu'il ne les attribuait pas à sa personne, mais principalement au caractère auguste dont il était revêtu. (Applaudissements.)

“ Il a dit qu'en lui on saluait un Evêque catholique, un fils de la Ste. Eglise, enfin un Evêque de la France. (Applaudissements.)

“ Qu'en cela il voyait l'amour qu'ils avaient pour J. C. et son Eglise. (Applaudissements prolongés.)

“ Qu'ils témoignaient de la tendance filiale qu'ils avaient pour leurs Saints Evêques dont il était le frère et ami, le frère respectueux du vénérable, courageux et patriotique Cardinal leur Saint Pasteur, en ce moment au milieu d'eux. (Applaudissements.)

“ Que dans sa personne, ils saluaient un fils de ce noble pays, la France, dont ils estimaient

et comprenaient si bien la gloire. (Applaudissements.)

“ Enfin, il a terminé par ces paroles :

“ Vous saluez donc en moi mon père qui est J. C., ma mère qui est la Ste. Eglise, mon frère qui est mon pays.” (Applaudissements redoublés.)

On ne peut se faire une idée, nous disent les journaux, de l'enthousiasme qui a accueilli Mgr. d'Orléans et qui a duré pendant tout le temps de son séjour à Malines. On se souvient que, à son séjour à Rome, pendant les fêtes de la Canonisation des Saints Martyrs Japonais, près de vingt mille personnes s'étaient fait inscrire chez lui dans l'espace d'une semaine. A Malines, on a vu le renouvellement d'un pareil hommage à la vertu et au grand caractère de Mgr. d'Orléans.

Le 31 août, Mgr. Dupanloup s'est adressé à l'illustre assemblée, et son discours a été le grand événement du Congrès, il a duré près de trois heures et a excité une telle admiration qu'à la fin de la séance, le grand et touchant orateur a été presque porté en triomphe jusqu'à sa voiture. De plus on a voté que le discours serait tiré à cent mille exemplaires, en français et en flamand.

Les autres séances, qui ont eu lieu jusqu'au 3 septembre, ont été occupées par les travaux les plus intéressants.

Le Rév. P. Herman a parlé de la situation de l'Angleterre, au point de vue catholique, et a montré qu'à côté des conquêtes que l'on faisait journellement sur le Protestantisme, il y aurait encore un bien immense à faire, en fournissant l'éducation à des milliers d'enfants Catholiques qui tournaient au Protestantisme, faute d'écoles et d'institutions religieuses.

L'Eglise, a-t-il dit, prendrait un développement bien autrement considérable que tout ce que l'on a vu jusqu'à présent, si, à mesure des nouvelles conquêtes, on savait conserver toutes les âmes déjà conquises à l'Eglise. C'est là la grande question en Angleterre, et si elle peut être résolue avec le concours de tous les cœurs dévoués qui s'intéressent au progrès du catholicisme en Angleterre, on verra des résultats auxquels rien de ce qui s'est déjà passé n'est comparable.

En attendant, plusieurs Eglises sont ouvertes journellement, le soir, dans Londres à des conférences sur la religion, et il ne se passe pas de jour où il n'y ait des conversions.

M. O'Reilly a parlé sur l'Irlande; M. l'abbé Villarassa sur l'Espagne, de manière à toucher et à intéresser vivement les auditeurs.—M. l'abbé Paquette, du séminaire de Québec, a parlé du Canada et a été l'un des orateurs écoutés avec le plus de sympathie.

Combien paraît-il consolant à ces enfants

dévoués de l'Eglise de voir que, tandis que tous les efforts de l'enfer ne lui empêchent pas de gagner tous les jours du terrain dans les pays qui les environnent, pendant ce temps là au loin, dans un autre hémisphère, l'Eglise s'accroît, grandit et peut présenter des peuples entiers de fidèles qui, il y a quelques années, avaient à peine un souvenir dans l'histoire.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'excellent effet de pareilles réunions. Il est indispensable pour ceux qui ont à lutter contre le mal de savoir sur quel secours, sur quelles sympathies, sur quelles prières l'on a à compter dans le sein de la Ste. Eglise Catholique. Mais où les progrès nouveaux peuvent-ils mieux se faire connaître que dans de telles réunions, où le zèle s'excite et s'enflamme par des témoignages touchants, rendus, de toutes les extrémités de la terre, par les plus nobles cœurs et les plus belles intelligences?

Qui savait, il y a un certain temps, en Europe ce qui se passait en Canada, et même actuellement parmi nous, qui sait ce qui se passe dans tous les pays catholiques de l'Amérique; au Brésil, dans l'Amérique Centrale, au Pérou, au Mexique et au Chili. Nous ne connaissons guère ces pays que par ce que nous en disent les journaux protestants.

Les nouvelles reçues de Rome sont, comme on le sait, de la plus haute gravité. Quand de si grandes questions semblent sur le point d'être tranchées par la main des hommes; pour nous catholiques, nous avons toujours à penser que c'est la Providence seule qui tient les véritables solutions en réserve.

Et quand tous les bras de la terre s'élevaient, d'un commun accord, pour régler définitivement ce qui intéresse si essentiellement les destinées de l'Eglise, que peuvent-ils? Rien! en vérité, rien! contre le seul doigt de Dieu.

Pour savoir ce que nous devons penser des nouveaux arrangements pris par les puissances politiques, nous chercherons la vérité, avant tout, dans la pensée souveraine qui domine tout en ce monde, et qui règne à Rome.

Cabinet de Lecture Paroissial.

Analyse du Cours d'histoire de la philosophie, commencé au Cabinet de Lecture, le 26 janvier 1864, par le Rév. Messire Désaulniers.

Nous commençons l'analyse des lectures déjà données, au *Cabinet de Lecture*, par le Rév. Messire Désaulniers, sur *l'histoire de la philosophie*; nous publions aujourd'hui le commencement de la première lecture et nous continuerons dans les numéros suivants.

Il serait superflu à nous d'insister pour démontrer l'importance de *l'histoire de la Philosophie*. Ceux qui ont eu l'avantage d'entendre notre savant Lecteur l'ont comprise suffisamment; et quant à ceux qui n'ont

pu y assister, nous espérons que cette analyse impartiale, si elle ne peut donner une idée de la supériorité de science et de talent qu'a montré l'Orateur, suffira au moins à les mettre au courant des matières déjà traitées, et leur facilitera le moyen de profiter des lectures qui devront suivre.

L'*histoire de la Philosophie* est proprement celle des efforts que l'homme a faits de tout temps pour parvenir à la connaissance de la vérité. Quoi de plus intéressant que l'exposé des généreuses aspirations et des nobles tentatives dont les siècles nous offrent le spectacle!

Ces efforts ne pouvaient réussir, il est vrai, à donner dans sa plénitude, à l'homme abandonné à lui-même, l'aliment de la Vérité qu'il cherchait; mais cet insuccès répondait aux desseins de la Providence qui voulait que l'humanité se convainquit par elle-même du besoin suprême qu'elle avait de l'intervention divine.

Quel spectacle digne de pitié! l'homme est tourmenté, sur cette terre de la faim et de la soif de la Vérité; il la cherche par mille efforts, par mille travaux; il se renferme dans le silence des solitudes pour écouter la voix qui parle au fond de son âme; il interroge les générations passées, il traverse les mers pour aller consulter tout esprit rempli des mêmes nobles désirs; il voit que rien ne peut satisfaire son intelligence et son cœur, et c'est alors, après s'être convaincu de l'impuissance de toutes ses tentatives, qu'il salue enfin avec reconnaissance et avec transport, la VÉRITÉ elle-même, descendue du Ciel pour combler son cœur et satisfaire tous les besoins de son intelligence.

Tel est le vaste et important sujet qu'a abordé l'Auteur du Cours dont nous entreprenons l'analyse.

Nous venons de le dire, le sujet de ces lectures est magnifique. L'auteur se propose d'étudier successivement les principaux philosophes des différentes époques, en commençant par les hommes les plus célèbres de l'antiquité, en venant jusqu'à nos jours. Dans cette étude, il montre leur génie, leur originalité propre, et à l'aide d'une discussion sérieuse et d'une critique élevée, il expose les erreurs et les défauts de leurs doctrines.

Là, paraît dans toute sa beauté et sa supériorité la force de la philosophie chrétienne, qui n'a rien méprisé de tout ce qui avait paru dans le monde avant elle; mais qui, d'une part, appuyée sur la base inébranlable de l'Éternelle Vérité; et de l'autre, éclairée par l'expérience des siècles antérieurs, sait distinguer le vrai du faux, les lumières des ténèbres, les voies salutaires et fécondes de celles qui conduisent au doute, à l'erreur et au désespoir.

La philosophie profane a été servie par les plus admirables génies, et par les plus grands esprits que le monde ait jamais vus; mais elle n'a trouvé que peu de vérités pour le salut de l'humanité, et encore dans ce peu de vérités qu'elle a conquises, elle manquait de ces principes de certitudes, qui seuls eussent pu lui assurer ses conquêtes, et la garantir de tomber encore, même au milieu de ses plus grandes clartés, dans les funestes incertitudes du doute et du scepticisme.

Quelle vérités ont échappé à la philosophie! et encore ces vérités qu'elle avait abordées, l'éblouissaient-elle plutôt qu'elles ne l'éclairaient. Elles ne lui donnaient pas même sur un seul point, cette foi, cette confiance qui est la vraie nourriture de l'âme, et que l'on ne peut trouver que dans la vraie doctrine, celle qu'ont exposé,

avec l'autorité du génie, les grands docteurs chrétiens, St. Augustin et St. Thomas.

Le Savant Lecteur est partout à la hauteur de son sujet. Il en parle avec un accent de foi, une chaleur et une verve qui pénètrent ses auditeurs. Son exposition est remarquable, et comme on l'a fort bien dit, elle réunit à un degré égal ces deux qualités éminentes, la force de l'argumentation à la richesse du style et à tout l'éclat de la forme littéraire la plus éloquente.

Dès l'abord d'un sujet aussi sérieux, M. le Lecteur, pouvant appréhender qu'une partie considérable de son auditoire en parut étonnée, a rappelé avec beaucoup d'à propos et de délicatesse le trait de l'illustre sainte Catherine, confondant autrefois les philosophes d'Alexandrie, et réduisant au silence les docteurs les plus vantés de cette célèbre école. Pourquoi faudrait-il, a-t-il ajouté en s'adressant aux Dames, que dans une réunion aussi distinguée, l'élite de la société catholique de Montréal, toujours si remarquable par sa foi, il ne trouva pas chez elles des intelligences à portée de le suivre? N'avait-on pas vu, souvent, parmi les familles canadiennes, plus d'une nouvelle Catherine, nourrie aux sources fécondes de la foi et capable de répondre victorieusement aux objections de l'hérésie?

"Je parlerai donc, a-t-il dit en substance, avec la confiance d'être écouté favorablement et d'être suivi par tout mon auditoire. Heureux, si je pouvais par mes paroles, contribuer à augmenter dans votre société et dans vos familles chrétiennes, le nombre de ces soutiens et de ces défenseurs de la vraie foi, de ces Catholiques de notre temps."

D'ailleurs la Philosophie intéresse tous les esprits en général, parce qu'elle répond à un besoin inné dans l'âme humaine, celui de s'éclairer, de connaître; et, sans ce rapport, nous avons souvent été amené à dire que les Dames ne nous cèdent en rien.

Ensuite M. Désaulniers est entré en matière. Il a dit *cathégoriquement* que cette science de la Philosophie, il ne l'entendait ni à la manière des auteurs qui, témoins de ses erreurs, ont prétendu lui ravir toute certitude et toute importance; ni non plus à la façon de ceux qui, exagérant ses privilèges, ont voulu tout soumettre à son tribunal et ne reconnaître de vérités que ce qu'elle pouvait démontrer.

Ainsi, dit-il, quand Pascal, l'un des plus illustres penseurs qui fut jamais, témoin des écarts dans lesquels donnaient les auteurs de son temps, qui voulaient tout remettre en question, sans tenir compte des recherches de leurs devanciers et à l'expérience des siècles, prononçait que toute la philosophie ne valait pas une heure d'occupation de la part d'un honnête homme, il allait sans doute trop loin et émettait un paradoxe insoutenable; ce qui a fait l'étude et la gloire des plus grands génies de tous les temps, méritant en effet plus d'attention et de respect.

D'un autre côté, M. le Lecteur a ajouté que s'il ne faut pas rabaisser ainsi la Philosophie, il ne faut pas non plus lui donner une importance qu'elle n'a pas réellement.

Ainsi, il ne voudrait pas dire, avec certains auteurs modernes, que la Philosophie trouve la vérité elle-même, comme si elle la créait. Il lui semble que c'est l'erreur dans laquelle est tombé Malebranche dans son livre: *de la Recherche de la Vérité*; mais au contraire, il lui

semble que c'est déjà un rôle assez beau et assez important pour la Philosophie que de rendre raison à l'homme de toutes les vérités qu'il connaît et de toutes les idées qu'il trouve en lui.

Comme découverte laborieuse de la vérité existant en elle-même, ou comme exposition scientifique de cette même vérité connue spontanément par l'homme, il lui semble qu'elle a une assez large part de gloire dans le monde, et d'influence dans les opérations de l'esprit humain.

Après cette exposition de ses idées sur la mission qu'il assigne à la Philosophie, M. le Lecteur s'est transporté au berceau de l'Antiquité, pour nous faire contempler les premiers et merveilleux développements de cette science dans les écrits des plus grands philosophes de ces temps, Platon et Aristote.

Ici, l'Orateur a parlé de ces lieux magnifiques où la Philosophie jeta autrefois son plus bel éclat; il l'a fait avec une richesse d'expressions qu'il nous serait difficile de reproduire, et qui ont été accueillies plus d'une fois par les applaudissements de l'auditoire.

Lorsqu'on a passé plusieurs années à se pénétrer de la grandeur de cette antiquité immortelle, quelle impression n'éprouve-t-on pas en voyant les lieux qu'elle a remplis de ses gloires les plus illustres!

Quelle émotion, par exemple, Athènes ne nous a-t-elle pas causé, lorsque, il y a quelques années, nous avons pu contempler cette cité! Athènes qui occupait le plus haut rang dans les souvenirs de l'homme, si on en excepte Jérusalem. Ici, tout prête au charme et à l'émotion de l'âme pour admirer cette belle patrie de la science et du génie: Ce ciel si pur, si net et si limpide, à qui rien dans le monde ne peut être comparé; ce climat, cette douce température qui vous pénètre et vous apparaît comme un printemps immuable; cet air si pur et si vivifiant qui baigne la poitrine; ce soleil, cette lumière si vive et cependant si douce qui prête à tous les objets qu'elle colore une netteté et un éclat enchanteurs.

Ce n'est pas tout. Voilà ce *Pirée* qui a vu tant de gloire et tant d'événements dont le seul souvenir rend à l'homme lettré les plus touchantes impressions de sa vie et les premières émotions de sa jeunesse.

Voilà la ville avec ses murs adossés à cette montagne, et qui sont aussi autant de souvenirs; cet *Acropole* éclatant de verdure, recouvert des plus parfaits monuments de l'art; ce *Parthénon* si fameux; le *Temple de la Paix*; les *propylées*, construits des marbres éclatants de *Paros* et du *Panthélique*, et qui malgré tant de siècles, semblent n'avoir rien perdu et conserver encore l'éclat, la blancheur qu'ils eurent au temps illustre des *Périclés*.

Dans le lointain, ce mont *Hymette*, qui se présente comme un bouquet de verdure; devant l'œil, ce panorama dont chaque point a eu son histoire dans la mémoire des hommes, et qui brille surtout des splendeurs que lui a conquises, pour jamais, le génie des *Platon*, des *Aristote*, des *Socrates* et des *Démosthènes*.

Là, c'est *l'Illysus* qui se déroule comme un ruban dans la plaine; ici, les jardins d'*Academus* où le divin *Platon* initiait les hommes aux sources enchantées de la philosophie la plus noble et la plus sublime, exprimées dans un langage séduisant et immortel.

Ce n'est pas tout: des éris éclatent, des voix sonores se font entendre sur ces rives si célèbres; et pour les oreilles habituées aux études classiques, il est facile de

reconnaître, dans ces expressions retentissantes, un écho de la langue divine que parlèrent autrefois les *Homère* et les *Démosthènes*.

Mais, quel contraste! Autrefois la vie en ces lieux, maintenant rien que des souvenirs et des tombeaux. Ici le voyageur entend des voix qui s'interpellent par ces noms si connus: *Aristidis*, *Socratis*, *Leonidas*, *Themistocelis*, *Demosthenis*. Ces noms évoquent en lui les plus imposants souvenirs; mais tandis que son esprit, poursuivant ces grandes ombres, s'attache au temps passé, il regarde, et bientôt il s'aperçoit qu'il n'a plus devant lui que de pauvres bateliers, pressés autour du navire, s'appelant les uns les autres en se disputant avidement le bagage des voyageurs.

Involontairement, à un tel aspect, on se prend à réfléchir. Ici pense-t-on, la gloire, la grandeur, la célébrité ont passé; et comme tout ce qui est humain, elles ne sont plus. Elles manquaient de cette base inébranlable sur laquelle il faut que soient appuyées les choses humaines pour pouvoir braver la suite des âges et des temps, la *Vérité*.

Cette vérité a pourtant laissé des traces dans les écrits des grands génies de ce temps, et c'est ce dont M. l'Orateur nous a entretenu dans la suite de sa magnifique lecture.

Il a passé en revue ces brillantes parcelles de vérité, mêlées à tant d'erreurs qui se trouvent dans les œuvres de la sagesse païenne antique. Quand on la contemple dans ses plus grands représentants, on est d'abord surpris de tout ce qu'elle a pu trouver; mais en l'étudiant de plus près, on ne tarde pas de reconnaître combien elle était éloignée de ces notions saines qui constituent la vraie doctrine.

Ainsi *Socrate* et *Platon*, frappés de l'ordre matériel du monde qui nous entoure, guidés par l'instinct moral que Dieu a mis au cœur de tous les hommes, ont bien reconnu un Dieu souverainement intelligent, tout puissant, infiniment éclairé, infiniment saint et bon qui gouverne les hommes, et qui doit les récompenser ou les punir suivant leurs œuvres.—Dans l'homme, ils ont bien vu aussi une âme faite à l'image divine, âme spirituelle et immortelle, devant avoir le complément de sa destinée, dans un monde meilleur.—Ils ont su reconnaître de plus que la destinée de cette âme est l'accomplissement du bien moral; que par cet accomplissement, l'âme devient agréable à son Auteur et semblable à lui; que c'est ainsi qu'elle arrive à sa fin, à sa perfection et à sa souveraine béatitude; que la vraie religion est donc la conformité des œuvres avec la règle souveraine du bien, autrement dit avec Dieu.

Toutes ces idées grandes, nobles, véritables, donnent une incontestable supériorité à la philosophie de *Platon* sur toutes les doctrines qui avaient précédé, ou qui encore de son temps occupaient la scène du monde. Mais malheureusement, là ne se borne pas la doctrine du grand *Platon*.

À côté de ce Dieu qu'il représente comme source intarissable de l'intelligence et de l'être, il admet deux ordres de choses qui détruisent les perfections et la puissance infinie de son Dieu. Ainsi, il établit qu'en dehors de Dieu, il existe des *Idées* qui constituent ce monde *intelligible* que Dieu perçoit et comprend, monde imaginaire qui existerait en dehors de lui et indépendamment de lui. De plus, avec ce Dieu qu'il reconnaît, il imagine une matière existant *nécessairement* et dont

ce Dieu, selon lui, se serait servi pour créer ce monde qui existe.

Voilà les premières erreurs fondamentales de Platon ; mais ce ne sont pas les seules, comme nous le verrons dans un prochain article.

(A continuer.)

Discours de M. l'abbé Verreau, Principal de l'École-Normale Jacques-Cartier à la distribution des prix, huit juillet 1864.

M. le Surintendant, Messieurs et Mesdames.

Il y a quelques mois, la ville de Montréal célébrait la naissance trois fois séculaire d'un de ces hommes que le génie fait citoyens de tous les pays. Nous recevions, ces jours derniers, le numéro centenaire du premier journal qui ait circulé sur les bords du St. Laurent. Shakespeare est né en 1564 ; la *Gazette de Québec* parut en 1764. Entre ces dates, séparées par deux longs siècles, nous pouvons en inscrire une troisième, que les intelligences d'élite saluèrent encore avec respect et que vous conserverez avec une religieuse sollicitude, je n'en doute pas, Messieurs les Elèves de l'École Normale. Il ne s'agit pas de rappeler la naissance d'un poète. En 1664, la poésie était partout : dans la forêt, que la hache attaquait à peine ; sur les eaux libres de notre fleuve : elle était sous la tente du sauvage, dans la vie aventureuse du colon. Nous ne venons pas non plus arracher à l'oubli un brillant fait d'armes, une victoire éclatante. Non, notre histoire est assez connue grâce à Dieu, et je serais compris de tous si j'adressais à la ville de Montréal ces paroles d'un poète indien : " O ville, pourquoi es-tu si grande ? sont-ce tes cachemires et ton encens qui t'ont faite si belle ? C'est le sang de tes enfants : il a coulé sous tes remparts, sur les frontières de tes ennemis : ce sang, c'est la richesse et la gloire. " La date que j'évoque, Messieurs, rappellera dans vos esprits des souvenirs plus modestes, il est vrai, mais non moins précieux ; cette date c'est celle de la fondation de la première école de garçons dans cette ville, par le vénérable M. Gabriel Souart d'Adoncourt, qui aimait à signer : " supérieur du séminaire de Montréal, premier curé de cette ville et " premier maître d'école de ce pays. " (1)

Cette pauvre école a été la première pierre de l'édifice intellectuel qui s'agrandit et se complète chaque jour sous nos yeux : les nombreuses maisons où les enfants de cette ville se pressent pour se faire instruire, l'École Normale Jacques-Cartier, le collège de Ste. Marie, celui de Montréal, ne sont que le développement de cette première institution : ils en forment le couronnement nécessaire. Aujourd'hui, après deux siècles, nous sommes fiers de pouvoir révéler le nom trop peu connu, de cet homme de bien, qui comprenait le ministère sublime, caché sous le titre modeste de maître d'école quand le vénérable J. B. de la Salle venait à peine de naître : un siècle avant le pieux Overberg, et le nuageux Pestalozzi.

M. Souart était fils d'un apothicaire du duc d'Orléans, il avait étudié la médecine qu'il pratiqua plus tard avec la permission du St. Siège. Sa jeunesse avait été brillante : sa vocation à l'état ecclésiastique fut assez singulière. Il avait un caractère doux et extrêmement facile. A peine arrivé ici, il comprit qu'il fallait être autant homme d'action que de conseil : sa fortune, qui était considérable, il la mettait au service de tous : des communautés religieuses et des pauvres colons dont toutes les ressources consistaient dans un courage à toute épreuve ; du voyageur aventureux, qui comme la Salle cherchait des terres inconnues et une route impossible. M. Souart

ne refusait personne. Les pertes qu'il subissait trop souvent étaient largement compensées à ses yeux, par l'accroissement que recevait la colonie naissante. L'état des enfants, déjà assez nombreux, attira surtout son attention. Mais avant de raconter ce qu'il fit pour eux, permettez-moi de dire ce qu'était alors cette ville aujourd'hui si vaste et si florissante.

En 1664, Montréal ne comprenait que quelques maisons, bâties principalement des deux côtés de la rue St. Paul, sur une longueur qui commençait vers la rue St. Joseph et s'étendait jusqu'au delà de la rue St. François-Xavier. Le premier Séminaire s'élevait en face du fleuve, un peu en arrière de la place actuelle de la Douane ; l'église était à l'Hôtel-Dieu, qui vient aussi de disparaître. Le fort, avec ses quatre bastions et son enceinte de longs pieux, dominait la Pointe-à-Callière et protégeait l'habitation : derrière tout cela la forêt primitive s'étendait à perte de vue et faisait onduler avec les accidents du terrain son immense nappe de verdure.

" Le Montréal, dit la sœur Morin, en parlant d'une époque assez rapprochée de celle-ci (1659), le Montréal était fort petit en nombre d'habitants et en terres défrichées. Chacun d'eux n'avait qu'un fort petit déseret, à cause que les Iroquois, nos ennemis, ne permettaient pas de s'écarter beaucoup de son voisin afin d'être secouru au besoin : aussi ce petit peuple vivait-il en saints, tous unanimement et dans une piété et une religion envers Dieu tels que sont maintenant de bons religieux. Celui d'entr'eux qui n'avait pas entendu la Ste. Messe un jour de travail, passait parmi les autres quasi pour excommunié, à moins qu'il n'eût des raisons et empêchements aussi forts qu'on en demande aujourd'hui pour s'exempter de péché mortel aux jours de fêtes et dimanches. On voyait tous les hommes de travail à la première messe qui se disait avant le jour pendant l'hiver et dans l'été à 4 heures du matin, aussi modestes et recueillis que le pourraient être les plus dévots religieux ; et toutes les femmes à une autre qui se disait à 8 h. Elles ne cédaient en rien à leurs maris en dévotion et en vertu.

" Rien ne fermait à clef dans ce temps, ni maisons, ni coffres : tout était ouvert sans jamais rien perdre.

" Celui qui avait des commodités à suffisance en aidait celui qui en avait moins, sans attendre qu'on le lui demandât ; se faisant au contraire un grand plaisir de le prévenir et de lui donner cette marque d'estime et d'amour. Quand l'impatience avait fait parler durement à son voisin on autre, on ne se couchait point sans lui en faire excuse à genoux.

" Enfin c'était une image de la primitive Eglise que ce cher Montréal dans son commencement et progrès : c'est-à-dire pendant 32 ans environ."

La population pouvait être alors de 30 à 40 familles : cette année même, le 11 Juillet, Mgr. de Laval dans sa visite pastorale, confirmait 64 personnes, 47 du sexe masculin et 17 du sexe féminin. Quant au nombre des enfants nés dans cette ville, les registres de l'époque nous permettent de constater qu'il y en avait 32, âgés de 6 à 15 ans, c'est-à-dire, à cette période de la vie où l'homme se forme par l'éducation et l'instruction. Plus d'un père, sans doute, devait s'attrister en voyant son fils condamné à une espèce d'ignorance forcée, au milieu des bois, tandis que ses filles recevaient, de la Sœur Bourgeoys, cette éducation qui a fait pendant si longtemps de la femme canadienne l'image de la femme forte de Salomon. A Québec, Mgr. de Laval venait de fonder son Petit Séminaire, et les dernières assemblées du clergé de France avaient encore rappelé à tous ceux qui avaient charge d'âmes l'obligation d'établir des petites écoles. M. Souart, qui par son caractère et par sa qualité de Supérieur du Séminaire se trouvait le père de la colonie de Montréal, crut que le temps était venu et que sur lui retombait l'obligation de donner à la jeunesse cette ins-

(1) M. Souart en prenant ce titre avait sans doute en vue le " gouvernement de Montréal " seulement.—Réd.

truction que les ordonnances des Rois de France et des Evêques enlevaient à des mains profanes.

Peut-être, Messieurs de l'École Modèle, aimeriez-vous à connaître les noms de vos premiers devanciers. Ici, nous ne pouvons que nous livrer à des conjectures. Parmi les jeunes Montréalistes de l'époque en âge de fréquenter l'école, je trouve les noms de LeBer, de De Maguan, de Charles LeMoyno, plus tard Baron de Lougueil, Chevalier de St. Louis, Gouverneur de Trois-Rivières, celui de Montréal pendant plusieurs années, et par *interim* de toute la Nouvelle-France; les noms d'hommes moins célèbres, il est vrai, mais non moins utiles dans une colonie naissante, Prud'homme, Descaries et Desroches. Puis, à mesure que les années le permirent, le brave St. Hélène, à qui Mgr. de Laval se plaisait à rendre un si beau témoignage de vertu; d'Iberville, le héros canadien par excellence; les deux Châteauguay; Bienville, fondateur de la Nouvelle-Orléans; de Beaujeu, le vainqueur de la Monongahéla, les d'Ailleboust, les Le Gardeur, les enfants du Marquis de Vaudreuil. Plusieurs de ces brillants jeunes gens, qui naquirent dans cette ville et dont nous devrions voir les noms inscrits sur nos monuments, complétèrent sans doute leurs études à Québec ou en France; mais un grand nombre aussi, il est facile de le constater, durent se contenter de cette première instruction; la guerre ne laissait que très-peu de répit, il fallait prendre les armes à douze ans comme le second Bienville, à quatorze comme Iberville, pour ne les abandonner qu'avec le dernier souffle de la vie. Tous cependant puisèrent dans les leçons de l'école cette bonté de cœur, cette énergie de caractère, ce fonds de religion qui distinguaient nos ancêtres et qui ont fait de cette ville une pépinière de héros.

Représentez-vous, Messieurs, le vénérable M. Souart, tel que plusieurs d'entre vous ont pu contempler un autre prêtre non moins vénérable de St. Sulpice, le bien regretté M. Roupe. Il est environné de ses écoliers: leur teint est bruni par le soleil, le costume rappelle beaucoup celui de Henri IV courant au milieu des montagnes du Béarn. Le voisinage du fleuve et des grands bois, le contact des enfants de la forêt, la vie à la fois austère et guerrière de leurs parents semblent avoir communiqué à leur âge une activité nouvelle, une plus grande pétulance. Plus d'une fois sans doute, la leçon aura été oubliée pour une course en canot sur la petite rivière, l'antique *Chaussée de Castors*, l'Hochelega des Iroquois: ou pour une excursion dans la prairie. Mais un mot, un regard du maître chéri rétablissait l'ordre et corrigeait tout: on promettait de faire mieux à l'avenir. Ce n'est pas vous MM. de l'École Normale qui blâmeriez cette bonté paternelle.

Parfois un silence profond se faisait dans la classe. Le maître aurait pu entendre battre ces jeunes cœurs qui se pressaient autour de lui. Là bas sur le fleuve, on voyait glisser le canot ennemi avec ses sanglants trophées: le tocsin jetait l'alarme, le canon appelait les braves: c'était l'Iroquois qui venait tenter une surprise, ou qui emmenait prisonnier le père de quelque pauvre écolier, pour le faire mourir au milieu de ces supplices, dont le récit glace de terreur.

Il y avait cependant pour eux des moments de douces jouissances et de pieuses ambitions. Le dimanche, les jours de fêtes, on quittait volontiers le fusil, l'aviron pour revêtir les livrées éclatantes du sanctuaire. Paraître au lutrin, porter l'encensoir fumant, en face de la multitude, sous les regards d'une mère: aucune récompense au monde, n'égale celle-là. Mais ces enfants de chœur devaient descendre plus tard les armes à la main, l'autel qu'ils avaient environné de leurs chants et de leurs prières.

Quel pouvait être alors ce que nous appellerions aujourd'hui le programme des études de cette première école? Si, franchissant l'espace de deux siècles, il nous était donné d'interroger un de ces enfants vifs et alertes que

le soleil levant trouve au bord de l'eau, voici ce qu'il nous répondrait, comme le jeune Eliacin:

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin, on m'apprend à le lire
Et déjà de ma main, je commence à l'écrire.

Ce programme n'a peut-être pas formé des savants, mais il a donné au Canada des hommes de cœur et d'énergie: il a jeté dans notre race cette vitalité que toute la science d'aujourd'hui si elle n'était aidée du même esprit, serait impuissante à lui conserver.

Permettez-moi, Messieurs, de vous esquisser rapidement l'histoire de cette école. Ici ma tâche sera très-facile; je n'aurai qu'à m'aider d'un mémoire déjà préparé par ce travailleur infatigable, qu'il faut toujours nommer quand il s'agit de recherches historiques, M. le Commandeur Viger. J'espère que ce travail sera un jour publié.

A l'exemple de leur supérieur, plusieurs membres du Séminaire se firent instituteurs: MM. Rannuyer, Romy et de la Faye. Mais M. Souart retenait toujours pour lui le titre, dont il était si jaloux, de *premier maître d'école*. Son école, c'était sa propriété, presque sa résidence: c'est là qu'il faisait défection de domicile, quand il lui fallait en justice de rendre les intérêts de ses chers colons. Toutefois, il se sentait vieillir, le nombre des enfants augmentait tous les jours, déjà l'aspect de la ville commençait à changer. L'église paroissiale et le second séminaire, celui qui existe encore, s'élevaient sur la rue Notre-Dame avec quelques rares habitations. L'école avait suivi son fondateur, qui songea à lui donner une forme plus stable pour l'avenir. Sous ses auspices et bien probablement par ses conseils, quelques citoyens formèrent, en 1686, une association, une espèce de communauté enseignante, à laquelle les messieurs de St. Sulpice donnèrent un demi-arpent de terre au coin des rues Notre-Dame et St. François-Xavier, en face du Séminaire. M. de la Faye fournit l'argent pour payer la maison en bois qu'on y construisait, et M. Souart pour acheter une ferme, vers la rivière St. Pierre, à la *Pointe-à-Ménard*. L'association, remit, en 1693, tous ses biens à la fabrique de la ville, à condition de continuer son œuvre. Mais celle-ci se trouvant trop pauvre, et, d'un autre côté, considérant "qu'il était de la dernière importance de faire continuer les dites écoles, qui est un "ouvrage pour la plus grande gloire de Dieu, de bien "et d'utilité publique pour la paroisse, qui si elle venait "à manquer ferait un tort considérable à la dite paroisse "et à l'éducation des enfants de cette ville, qui sont "très nombreux," la Fabrique, dis-je, pour tous ces motifs, pria le Séminaire de prendre les biens et les obligations de la Société.

De 1693 jusqu'en 1838, le Séminaire demeura seul chargé de cette école. Parmi les noms des maîtres qu'il y employa, il en est un que je ne saurais passer sous silence, c'est celui de M. Jean Jacques Talbot, clerc minoré, "qui enseigna, nous disent les mémoires du temps, "avec une peine et un travail infini pendant 40 ans, de "1716 à 1756."

En 1789, l'école était fréquentée, d'après Mgr. Hubert, par plus de 300 enfants.

Dès 1733, il était devenu nécessaire d'y joindre des classes de latinité. Mais, en 1773, le Séminaire les transporta au collège qu'il venait d'ouvrir au Château Vaudreuil, sur la place Jacques-Cartier. Tel est le lien qui unit, dans cette ville, l'enseignement classique à l'enseignement élémentaire: l'enseignement des *Petites Ecoles* se trouve encore continué dans ce collège de Montréal, où, hier encore, nous allions applaudir les succès littéraires, philosophiques et scientifiques de nos jeunes compatriotes. Deux dates encore et je termine. En 1796, il fallut établir au faubourg St. Laurent, une succursale que l'on confia au Père Lucet, de rigide mémoire. A partir de cette époque, les écoles vont se multipliant

dans les différents quartiers de cette ville, toujours fondées et maintenant par le Séminaire.

En 1838, le Séminaire qui venait d'appeler en Canada les enfants du Vénérable LaSalle leur confia l'œuvre de M. Souart après l'avoir dirigée et fait prospérer pendant 174 ans. Deux ans après, les Frères la transportèrent à leur belle résidence de la Rue Côté, là où s'élevait autrefois le Château de Maricour, et la maison de la rue Notre-Dame fut momentanément transformée en magasin. Mais bientôt, et sous nos yeux, elle a été remplacée par un édifice que nous admirons tous et où nous aimons à nous réunir, le *Cabinet de Lecture Paroissial*.

Il semble qu'il y a pour les lieux, comme pour les hommes, une espèce de consécration que le temps rend plus auguste. Voyez notre modeste chapelle de Bonsecours sur le site choisi par Marguerite Bourgeoys. Voyez encore à l'extrémité de la Pointe-à-Callière, en face du port, ce monument qu'on élève au commerce avec un luxe qui frappe d'étonnement, sinon d'admiration. A l'insu, de ceux qui le construisent, il indiquera à la postérité que ce coin de terre fut le premier berceau de Montréal, et que là même reposèrent les os de ses premiers habitants. Le *Cabinet de lecture Paroissial* rappellera aussi aux citoyens de cette ville que leurs ayeux sont venus s'asseoir en cet endroit pour se faire initier aux premières sciences de la vie : souvenir d'autant plus précieux que nous ne pouvons pas nous agenouiller là où ils ont prié, et que nos centres ne seront pas mêlées aux leurs. La littérature ne saurait avoir dans cette ville un temple plus digne d'elle ; c'est là que pendant 150 ans des voix vénérées se sont fait entendre et que la semence de la parole a été largement distribuée. A vrai dire les murs seuls ont changé : l'ombre qui le protège protégeait la modeste maison de bois de 1686 : c'est encore St. Sulpice qui y enseigne avec le même zèle et le même dévouement. Oh ! si la jeunesse de Montréal comprenait bien ce que peuvent lui réserver dans l'avenir les sciences et les lettres, le goût et l'habitude du travail, nous la verrions se presser en foule aux lectures publiques, au *Cercle Littéraire* et à l'*Union Catholique*.

Mais je m'oublie MM. : je m'arrête avec trop de complaisance dans un passé que j'apprends à mieux connaître chaque jour, et qui se reconstruit de lui-même sous mes yeux, sans aucun effort d'imagination : j'oublie le présent : ces prix, ces livres, ces diplômes, tout m'avertit que je dois exciter bien des impatiences.

Pardonnez-moi : avec ces souvenirs et ces dates, j'ai vécu dans un autre âge, et je m'aperçois que j'aime à conter, et un peu à sermoner, comme si j'avais vieilli d'un siècle. Mais au moment où nos élèves vont s'éloigner de cette maison, quand la carrière de l'enseignement s'ouvre devant eux avec l'aspect austère de la réalité, j'ai voulu leur montrer un de ces exemples qui fortifient, et qui, à eux seuls, instruisent autant que tous les discours.

Le nom de M. Souart vous rappellera la dignité et, en même temps, les devoirs de votre mission. Elle est belle, elle est grande, parce qu'elle est avant tout une mission de dévouement et d'abnégation. N'écoutez pas ceux qui vous tromperaient en exagérant le rôle que vous êtes appelés à jouer dans la société. Mais, d'un autre côté, ne soyez ni surpris ni ailligés, si vous rencontrez de l'indifférence et parfois du mépris. Le mérite n'occupe pas toujours la première place dans le monde, et la vertu est souvent obligée de se cacher. Non, messieurs n'ambitionnez pas la gloire du monde : il en est une autre plus digne de vous : c'est cette splendeur, qui, au dire de l'Écriture, environne ceux qui ont enseigné le bien et la vérité. Enseigner, c'est communiquer les richesses de son intelligence et de son cœur ; c'est remettre entre des mains plus jeunes et plus fermes ce flambeau que l'épuisement de chaque jour ne nous permet pas de tenir assez élevé pour éclairer au loin. Ce flambeau, la religion et l'autorité vous le confient. De grâce, messieurs,

n'allez ni le briser au premier obstacle, ni l'enfouir sous le boisseau. Prenez pour vous la devise du saint prêtre qui a ouvert ici la carrière de l'enseignement élémentaire : soyez, mais dans toute l'étendue de ces mots, soyez les premiers maîtres d'école du Canada.

J. M. J.

Fragment d'un Discours

Prononcé par le Rév. Messire M. François Hyacinthe Prévost, prêtre de St. Sulpice, dans l'Église paroissiale de Montréal, pour la fête nationale de la St. Jean Baptiste, 24 juin 1850.

INFLUENCE DE LA RELIGION. (I)

Messieurs,

S'il est des devoirs que la Patrie exige de tout citoyen, il en est aussi que la Religion lui commande. Ces devoirs, vous les avez compris, vous les connaissez parfaitement. L'éclat, la pompe, l'empressement avec lesquels vous célébrez cette fête, nous en sont un sûr garant. Oui, Messieurs, ces bannières nationales avec leurs emblèmes religieux, cette harmonie sainte mêlée aux chants de la patrie, ce concours des citoyens de toutes les classes dans le temple, ces vœux formés aux pieds des autels pour la prospérité commune, tout cela ne dit-il pas hautement que vos cœurs ne battent pas moins pour la Religion que pour la Patrie ; et que, si vous êtes fiers du sang qui coule dans vos veines, vous ne l'êtes pas moins du précieux héritage de la foi que nos pères nous ont transmis. Ah ! puisse ce précieux germe, se développant tous les jours, servir efficacement à la prospérité et au bonheur de notre jeune Canada ! Puissent les enfants de cet heureux pays goûter toujours cette paix, cette tranquillité, cet ordre qui en sont les doux fruits.

Mais ces vœux et ces souhaits que forme en ce beau jour votre patriotisme ne sauraient se réaliser qu'autant que vous serez fidèles à marcher sous l'étendard de la Religion. Les arts auraient beau briller, le commerce fleurir, les lumières s'étendre, toujours sera-t-il vrai de dire que la Religion, et la religion seule, pourra soutenir notre pays et le rendre heureux : et bientôt nous verrons le corps social, dont nous faisons partie, se dissoudre dans l'anarchie, ou s'abrutir dans la servitude si la religion ne le vivifiait plus ; car " si Dieu, dit le Prophète, ne garde lui-même la Cité, c'est en vain que veillent à ses portes ceux qui sont préposés à sa garde."

Telle est, Messieurs, la pensée que je viens aujourd'hui développer devant vous, veuillez

(1) Ce projet de discours, trouvé parmi les anciens papiers de M. Prévost, était loin d'être complet : nous donnons ici ce que nous avons pu en recueillir comme un souvenir de ses premiers travaux, au début de son ministère à la paroisse de Montréal.

me suivre, en m'accordant votre attention et surtout votre indulgence.

Un des plus grands désirs de l'homme, c'est de voir régner partout l'ordre, cet ordre que réclament impérieusement le besoin des familles et celui des particuliers. Mais cet ordre si nécessaire, qui le procure à la société, qui le lui donnera? La Religion et la religion seule; car tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'homme soit comme individu, soit comme membre de la société, la religion seule en est la source et l'origine. Interrogez tous les siècles, consultez toutes les traditions, fouillez dans les plus anciens monuments de l'histoire, et partout vous verrez que là où il n'y a point eu de religion, il n'y a eu qu'anarchie, désordre et confusion.

En effet, la société ne peut se maintenir heureuse qu'autant qu'elle peut mettre un frein aux passions et aux vices qui en troublent la tranquillité. Or, ce frein où le trouver? nulle part ailleurs que dans la religion.

En effet, serait-ce dans les lois humaines? Il est vrai que la crainte de la loi, celle de l'autorité qui veille à son exécution ou de la peine qu'encourt celui qui la viole, opposent une digue puissante à l'entraînement du vice et prévient par là bien des crimes. Mais si cela est certain, il est certain aussi que la loi humaine, n'atteignant que le crime qui s'est produit au dehors, n'a aucune action sur la volonté coupable qui l'a enfanté. Elle arrête bien le bras, mais elle laisse au cœur toute sa perversité: au fait matériel se termine toute son action; tout ce qui ne nuit pas visiblement au bien public n'est plus de son ressort.

Que, multipliant les moyens de répression, qu'élargissant les prisons, que dressant partout l'échafaud, le législateur parvienne à intimider l'assassin, à refouler dans l'ombre le malfaiteur armé du poignard, aura-t-il extirpé par là du sein des sociétés, le poison qui les ronge? (Suivent les indications d'un développement que nous n'avons pas le droit de compléter, et qui se terminent par cette citation bien appropriée du Cardinal de la Luzerne:)

« La loi humaine n'est qu'une faible barrière opposée à un torrent; elle ne peut arrêter que les rochers qu'il roule; et quand ils se seront amoncelés, ils finiront par l'entraîner elle-même; tandis que la loi religieuse est une digue insurmontable qui repousse le choc continuel des eaux: c'est le commandement que Dieu a donné aux flots de se briser sur le rivage: » *hinc usque venies*. Il faut donc pour maintenir l'ordre dans la société un frein plus fort que celui des lois humaines.

Où donc encore le trouver ce frein? Sera-ce dans l'intérêt que l'homme a de se montrer vertueux? Mais n'est-ce pas une chimère de sup-

poser que cet intérêt prévale sur l'entraînement des passions mauvaises? En effet quel langage tiendrait-il cet intérêt, lorsqu'il se trouverait en conflit avec celui du vice? Quel influence exercerait-il sur l'homme passionné, lorsque celui-ci pourrait dérober ses convoitises aux regards du public, sous le voile impénétrable d'un secret assuré? Que gagnerait-il, par exemple, sur l'injuste détenteur d'un bien dont personne ne revendique la propriété? Comment pourrait-il persuader à l'innocence indigente de résister généreusement aux appas de la séduction? Comment persuaderait-il à l'homme que le malheur pousse au crime, de demeurer dans une vertueuse pauvreté? c'est donc en vain que la philosophie prétendrait trouver dans l'intérêt privé une autre barrière contre les passions et les vices.

« Sans l'espérance des biens à venir, écrivait un des coryphées du philosophisme du dernier siècle, on pourrait mettre la vertu et l'innocence au nombre des choses sur lesquelles Salomon a prononcé son arrêt définitif: *vanité des vanités, tout est vanité.* »

Qu'on ne vienne pas encore nous vanter le désintéressement, la bonne foi, la probité, les sentiments d'honneur et de délicatesse, comme existant chez les hommes pour qui d'ailleurs la religion n'est qu'un nom.

Ici l'orateur ayant réfuté directement cette nouvelle chimère, dépeint, avec trop de vérité, l'influence des hommes pervers sur les destinées des sociétés.

Que deviendrait le monde, dit-il, gouverné par de tels hommes? Ce qu'il deviendrait, écoutez bien, chrétiens mes chers concitoyens. Vous n'auriez pas seulement à gémir sur vos autels renversés, sur vos temples démolis, sur vos ministres égorgés ou fustigés, etc., etc.; mais constitution, lois, justice humaine, tout disparaîtrait, et il ne resterait plus que la force et les passions. Tout le monde voulant commander, personne ne voudrait obéir; on se disputerait le pouvoir avec rage, et l'Etat déchiré, deviendrait bientôt la proie de la haine et de la cupidité des factieux. Devenu indépendant de toute autorité et libre de tout devoir, l'homme ne reconnaîtrait plus d'autre règle que celle de ses désirs, d'autre loi que sa force. Ainsi donc, oubli profond des devoirs, mépris pour la vertu; ambition, volupté, devenues le mobile de toutes les actions; tout ce qui fait le bonheur des hommes réunis en société, comme la concorde et la paix, l'anion domestique, l'amitié fidèle, la tendre compassion, la mutuelle sécurité, à jamais bannies; familles désunies, parents armés contre parents; tel serait l'état déplorable où aboutirait fatalement une société régie par des principes anti-chrétiens. Aussi s'écriait le patriarche de l'impiété: « Si le

monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire de ces êtres infernaux qu'on nous peint sans cesse acharnés contre leurs victimes."

Et d'ailleurs, n'est-ce pas là, au langage des saints livres, l'état des peuples sans religion : "Un peuple entier, nous dit le Prophète, se ruera homme contre homme, voisin contre voisin ; et avec un grand tumulte, l'enfant se lèvera contre le vieillard, la populace contre les grands, parce qu'ils ont élevé leur langage et leurs inventions contre Dieu." Jetons, en effet, Messieurs, un regard en arrière, et un spectacle fécond en désastres ne nous montrera-t-il pas l'accomplissement trop réel de cette effroyable prédiction ? O France, n'en fis-tu pas la cruelle expérience, quand sur les débris du trône et de l'autel, quand sur les ossements du prêtre et du souverain, parut la philosophie avec son règne de *Terreur* ! Que de sang ce règne d'un jour ne versa-t-il pas dans tes villes et tes campagnes ? Que d'horreurs n'excita-t-il pas chez les enfants ? que de ruines cette philosophie n'amoncela-t-elle pas sur ton sol ? Et lorsque la Religion reparut dans ton sein, que de désastres ne lui fallut-il pas réparer, combien cicatriser de plaies ?

De tout ce que nous venons de dire, concluons hardiment, Messieurs, qu'il n'y a que la religion qui puisse maintenir le bon ordre et les mœurs ; que seule, elle veille à la sûreté des individus et à la conservation des familles ; en un mot, que seule, elle est la base de tout l'ordre social.

Qu'on lui laisse donc exercer son empire, qu'on lui permette d'introduire partout son code, qu'on ne s'oppose pas à son action bienfaisante ; et bien loin de nuire à la société et d'en arrêter les progrès par ses lois, marquées au coin d'une sagesse infinie, elle en fera fonctionner tous les rouages avec une précision, une justesse et un ensemble admirables. Seule, elle maintiendra une parfaite harmonie entre les chefs et les subordonnés, prévenant chez les uns les désordres de l'anarchie, chez les autres l'abus tyrannique du pouvoir. D'elle-même, elle classera les membres de la société, les plaçant dans des conditions diverses, mais en leur assignant des fonctions, en leur imposant des devoirs qui n'auront d'autre but que le bonheur commun. Elle fera régner la justice chez le magistrat, la probité chez le négociant, le désintéressement chez le ministre d'Etat, l'amour du travail chez l'artisan, chez tous l'éloignement du vice et la pratique du bien, source de tout dévouement et des actions héroïques.

Il n'est donc pas besoin d'insister d'avantage sur une vérité palpable et dont vous êtes tous convaincus.

II.

Mais, si la Religion est la base de l'ordre

dans la société, elle l'est aussi de sa prospérité et de son bonheur.

Je regrette beaucoup, messieurs, que le temps ne me permette pas de développer cette dernière réflexion ; cependant, avant de terminer, disons-en quelques mots.

La prospérité publique consiste surtout dans l'amour du travail, dans l'activité du commerce, dans la gloire des arts, dans le progrès des lettres ; dans cet esprit de générosité qui inspire tous les sacrifices, qui accepte tous les dévouements. Or, je vous le demande, la religion en faisant du travail une obligation, et de l'oïiveté un vice, ne favorise-t-elle pas efficacement l'industrie ? ne protège-t-elle pas le commerce, en condamnant la mauvaise foi, les supercheries, les banqueroutes frauduleuses, les spéculations injustes, les entreprises téméraires qui compromettent la fortune publique et l'aisance des familles.

Est-ce donc sérieusement qu'on pourrait se demander si la Religion est utile à la prospérité des Etats ? Fut-il jamais une vérité plus évidente : parcourons en effet, les annales scientifiques et littéraires des nations, partout nous verrons que, parmi cette foule de savants dont l'histoire a immortalisé les noms et le souvenir, le plus grand nombre appartient au christianisme. Ainsi dans les arts ou les sciences, est-il quelque branche où le catholicisme ne puisse se glorifier d'avoir donné l'essor au talent, en lui fournissant les modèles les plus parfaits ? N'est-ce pas lui qui anima le pinceau des Raphaël, et qui créa l'Art moderne en fécondant le génie puissant de Michel-Ange ? Que d'orateurs n'a-t-il pas produits ; et même jusque dans la poésie, que de modèles n'a-t-il pas formés ? N'est-ce pas le christianisme qui enflama le génie des Augustin, des Jérôme, des Bossuet ; lui qui forma l'âme des Fénelon, des Ravignan, des Lacordaire ?

Parcourons l'Asie et l'Afrique aux premiers siècles de l'Eglise ; quel spectacle ravissant de gloire et de science, de lumière et de civilisation, ne présentaient pas ces contrées, alors que le flambeau de la foi y brillait dans tout son éclat. Mais hélas ! quelles ténèbres, quelle ignorance, quel esclavage et quelle barbarie depuis que le catholicisme a abandonné ces peuples infortunés !

Que dirons-nous encore des sentiments que la Religion sait inspirer à ses enfants ? Quel dévouement ! Quels sacrifices ! Les annales de l'Eglise ne sont-elles pas remplies des services qu'elle a rendus à l'humanité, d'âge en âge, de siècle en siècle ? Et qui ne sait que le même esprit de dévouement qui enfanta tant de prodiges, en a aussi enfanté de semblables parmi nous ? Que de noms illustres ne pourrions-nous pas citer ici dont la Patrie aussi bien

que la Religion s'honorera toujours ! Rappelons-nous seulement ces prêtres, enfants du pays comme nous, brisant par une vertu surhumaine les liens les plus chers, et s'en allant, en grande joie, arroser de leurs sueurs et de leur sang des contrées lointaines et sauvages, sans autre espoir, sans autre désir que d'arracher à l'ignorance, au malheur et au crime, des hommes qu'ils n'avaient jamais vus. Rappelons-nous encore ces associations d'hommes, de jeunes gens, de femmes mêmes, œuvres toutes de foi, et du sein desquelles le pauvre recevant du riche le travail et l'aumône, ils se rapprochent, s'unissent et travaillent de concert au bien commun. Contemplons ces institutions touchantes que le christianisme a multipliées autour de nous. Que de biens n'en a pas retiré et n'en retire pas encore la patrie. Ici, la sœur de charité recueille les enfants délaissés ; là, l'humble frère des Ecoles Chrétiennes, enseignant à l'enfance les éléments des lettres, la doctrine des sciences, et la doctrine plus précieuse encore des devoirs, forme des citoyens pleins de patriotisme parce qu'ils sont pleins de Religion.

O religion sainte, que tu es belle ! que tu es divine ! Ah ! périsse ma droite plutôt que de ne point vivre et de ne point mourir dans ton sein ! Uni à toi d'esprit et de cœur, je bénirai toute ma vie, cet heureux instant où régénéré en Jésus-Christ, j'ai commencé à combattre sous tes étendards ! Oui, que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je t'oublie, et si tu n'es pas la première dans mes chants et mes cantiques. Voilà mon serment solennel, que cet autel sacré en soit toujours le témoin fidèle ! Mais, Messieurs, j'en suis sûr, c'est aussi le vôtre à tous ; car tous nous aimons notre Religion sainte comme nous chérissons notre beau Canada. Oui, ô Canada, nous t'aimons tous, et ton nom réveillera toujours dans le cœur de tes enfants les plus douces émotions.

Mais voulons-nous conserver notre nom et notre nationalité ; tenons par dessus tout, Messieurs, à notre Religion : tenons-y de cœur et d'esprit ; qu'elle préside à toutes nos entreprises ; qu'elle soit la base de notre vie privée comme de notre vie publique ; que son influence se fasse sentir dans les familles comme chez les particuliers ; car ne l'oublions jamais, du moment que notre religion abandonnerait ce pays, c'en serait fait de nous ; c'en serait fait de notre langue, de nos usages et de nos lois. Au contraire, que la Religion soit chère à tous ; que tous acceptent son joug avec docilité, que tous obéissent avec fidélité à ses préceptes, et notre Nationalité deviendra comme ce solide édifice dont il est parlé dans l'Evangile : " La pluie est descendue, les fleuves se sont débordés, les vents ont soufflé, et sont venus fondre

sur cette maison, et elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur la pierre." (St. Math. ch. 7, v. 25.)

ALLOCATION

prononcée par Messire M. F. H. Prévost, sur l'Œuvre des Bons Livres.—1856.

Defunctus ad huc loquitur.

Nous ne saurions trop vous recommander, M. F., de profiter des avantages de cette excellente Institution. Cette Bibliothèque est composée des meilleurs livres de piété, de morale, de religion, sans excepter les ouvrages qui, exempts de toute suspicion dans la foi et dans les mœurs, peuvent servir à l'ornement de l'esprit, comme à l'avancement et au progrès de la science. Voici déjà près de onze ans, qu'elle est ouverte aux Catholiques de cette ville, et Dieu sait quel bien depuis son existence, a été opéré par son moyen dans toute la paroisse.

Un bon livre, dans une famille, instruit, éclaire, fortifie et convertit. Les avis et les instructions que l'on reçoit, s'effacent bientôt de la mémoire, s'ils ne sont entretenus par la lecture des bons livres. La piété et l'amour de Dieu sont comme un feu qui s'entretient par les bonnes pensées et les saintes affections. Or, où puise-t-on les pensées salutaires et les pieuses affections ? Dans de bonnes et saintes lectures.

L'admirable conversion de St. Augustin fut commencée par la lecture du livre de la Sagesse ; elle fut avancée par l'exemple de deux courtisans qui s'étaient convertis en lisant la vie de St. Antoine ; elle fut enfin achevée par la lecture du Nouveau Testament qu'une voix du ciel lui commanda de lire, en lui faisant entendre ces paroles : *prenez et lisez.* Ce fut par le même moyen que la grâce opéra le changement de St. Sérapion. La lecture de l'Evangile le toucha si vivement qu'il abandonna ses biens ; et après avoir donné aux pauvres jusqu'à ses habits, il portait avec lui son livre du Nouveau Testament, et disait en le montrant : *Voilà celui qui m'a dépouillé.* Oh ! qu'une sainte lecture a de force ! Que de bien il lui est donné de faire !

Nous recommanderons donc surtout aux pères et aux mères de famille d'être des premiers abonnés à l'œuvre si excellente des *Bons Livres*. Grâce à la diffusion de l'enseignement dans toutes les classes de la société, le plus grand nombre des enfants savent lire. Bientôt même tous seront initiés à cette première connaissance des lettres humaines qui ouvre devant eux les avenues de toutes les études.

" A l'aide donc de cette première initiation, ne l'oubliez pas, M. F., vous dit ici par ma bouche un savant et pieux Evêque, les yeux de vos enfants seront ouverts, l'arbre de la science du bien et du mal est mis à leur portée. Il s'agit de savoir si vous voulez qu'ils vivent, ou qu'ils meurent ; qu'ils se nourrissent d'aliments sains ou empoisonnés, qu'ils deviennent comme des Dieux en s'éclairant de la lumière qui vient du Ciel, ou qu'ils descendent au niveau de la brute, en s'enivrant des fumées qui sortent des puits de l'abyme ; car une fois mis en possession de la faculté de lire, il n'est plus en votre puissance d'en empêcher l'exercice. Si vous leur mettez entre leurs mains de bons livres, ils les liront dans la simplicité de leurs cœurs ; leur curiosité satisfaite, le peu de loisirs que le travail leur laisse pour la

lecture, n'éveilleront point en eux la dangereuse tentation de s'en procurer d'autres, et vous aurez la consolation de les voir croître en savoir, sans péril pour la vertu. Si, au contraire, ces eaux pures leur manquent, combien n'est-il pas à craindre qu'emportés par cette jeune ardeur que leur inspire une connaissance nouvellement acquise, ils n'aillent s'abreuver à des sources corrompues ? Que dis-je, ils n'auront pas besoin d'aller à la recherche du mal ; le mal viendra de lui-même au devant d'eux. Les bons livres se font chercher ; les livres corrupteurs, sans parler de l'attrait qu'ils présentent aux mauvais instincts de notre nature, n'attendent pas même qu'on les désire ; ils viennent d'eux-mêmes frapper à notre porte et se placer sous nos yeux et sous notre main."

Hélas ! vous le savez, M. F, les mauvais livres multipliés, de nos jours, par milliers et par centaines de milliers, ne connaissent plus de limites à leur cours dévastateur. C'est un torrent qui, du haut des montagnes dont il a déchiré les flancs, s'est précipité dans les humbles vallées, inondant les places publiques et couvrant toute la face de la terre de son limon impur. Ce n'est plus seulement par les gros livres, que les hommes de loisir et d'étude peuvent seuls digérer, que le poison circule au milieu de nous, mais par cette dissémination de petits écrits, de feuilles légères et de brochures suspectes, infectés du venin de l'irreligion, remplis d'attaques grossières ou de perfides insinuations contre l'Eglise et ses ministres, ou enfin, flattant la plus dangereuse des passions par le brillant des images. Parents, fermez bien la porte de vos demeures à de pareils hôtes. Un mauvais livre dans une famille est un serpent que vous gardez, qui sera une blessure mortelle, au moment que vous y penserez le moins. En vain vous dira-t-on que ces livres sont composés avec esprit, que l'on y apprend la beauté du style et la pureté du langage ; que l'on y trouve des choses amusantes et agréables. Laisseriez-vous, je vous le demande, M. F, laisseriez-vous un poison entre les mains de vos enfants, parcequ'il serait agréable au goût ? Les couvririez-vous des vêtements d'un pestiféré, parcequ'ils seraient d'une forme élégante et gracieuse ? Les engageriez-vous à aller se récréer au dessus d'un gouffre, parce que sa surface serait couverte de verdure et de fleurs ? À ceux qui vous vanteraient ainsi ces livres suspects, répondez-leur, avec un grand saint et un grand savant aussi, St. Augustin, que par ces mauvais livres on n'apprend pas à devenir éloquent, mais à devenir vicieux ; et que par ces lectures amusantes, on apprend à connaître le mal sans horreur, à en parler sans pudeur, à le commettre sans retenue.

Mais comment échapper à ces pièges si habilement tendus sous vos pas ? quel remède apporter à ce mal qui menace de dévorer les parties encore saines du corps moral ? quelle barrière opposer à cette contagion des mauvais livres qui s'étend et gagne de proche en proche comme une gangrène ? Un seul moyen de préservation, une seule chance de salut nous est laissée, c'est de combattre le mal par le bien, le mensonge par la vérité ; c'est d'offrir, pères et mères, à vos enfants qui ont le goût et le temps de lire, de bons livres pour leur ôter la tentation d'en lire de dangereux et de mauvais ; par là vous pourrez neutraliser en quelque sorte l'action du poison par celle de l'antidote, si, malgré votre vigilance, le poison arrive jusqu'à eux. Or, c'est justement pour

venir à votre aide et à votre secours, en mettant à votre disposition une riche collection de livres aussi instructifs qu'amusants, que l'*Œuvre des Bons Livres* a été instituée au milieu de vous. L'*Œuvre des Bons Livres* est comme un arsenal muni de toutes pièces ; ou plutôt c'est cette tour de David d'où pendent mille boucliers, où chacun puisse s'armer du casque du salut et du glaive de la parole pour la défense de son plus précieux patrimoine.

À l'aide encore de l'*Œuvre des Bons Livres*, vous pouvez, M. F, utiliser ces longues veillées d'automne, où sans cela vous seriez, comme bien d'autres, exposés à vous laisser aller à une profane joie. Sous l'impression de ce charme innocent d'une bonne lecture, vous oublieriez les labeurs de la journée ; ou, si c'est un jour de fête, vous prolongerez avec bonheur le saint repos qui en a consacré tous les instants.

Quel spectacle digne des complaisances du ciel, s'écrie le saint Pontife à qui j'emprunte aujourd'hui une bonne partie des paroles que je vous adresse, quel spectacle que celui d'une famille chrétienne, réunie le soir autour du foyer domestique, après les travaux des champs ou les pieux loisirs du jour du Seigneur ! L'heure de la prière commune a sonné, mais on veut la faire précéder d'une lecture édifiante. Alors l'heureux privilégié de l'instruction, vers lequel se portent tous les regards avec une admiration mêlée d'envie, ouvre un de ces volumes que l'*Œuvre des Bons Livres* a mis dans ses mains et qui lui fournissent tour à tour les sujets de lecture les plus variés, les plus utiles et les plus attrayants. C'est tantôt une solide explication des principales vérités de la foi ; tantôt l'Histoire de la Religion et de l'Eglise où se révèle à chaque page le doigt de Dieu ; c'est la vie des saints, ces héros du Christianisme, nos lumières, nos protecteurs et nos modèles ; ce sont enfin des anecdotes morales, les traits les plus touchants des Ecritures inspirées de Dieu. Chacun prête à ces lectures une attention recueillie. Les petits enfants boivent d'une oreille avide les merveilleuses et naïves histoires d'un Joseph, d'un Tobie, d'un Daniel qui ne s'effacent plus de leur mémoire. Les vieillards méditent les oracles de la Sagesse éternelle auxquels ils comparent les proverbes des anciens qu'il ne faut pas mépriser, et les maximes qu'ils ont apprises de leur longue expérience ; enfin, tous se sentent exhortés intérieurement à admirer Dieu dans ses ouvrages, à bénir sa Providence, à porter avec résignation, et la malice de chaque jour, et le poids de toute une vie pleine de misères, en vue de la récompense promise.

Qu'ils sont donc précieux les avantages que l'on peut retirer de l'établissement au milieu de nous de l'*Œuvre des Bons Livres*. Sachons donc M. F, en profiter, en vue de nos intérêts les plus chers, et de ceux de vos familles. Puissent mes paroles vous y porter ; c'est là tout le vœu de mon cœur ! Amen.

ALLOCUTION

prononcée par Messire M. F. H. Prévost, à l'occasion de l'ouverture des écoles.

Defunctus ad huc loquitur.

Hier, les Frères des Ecoles Chrétiennes ont recommencé leurs écoles ; et vous êtes avertis que demain les Sœurs de la Congrégation ouvriront leurs classes dans la ville et les faubourgs. Outre ces écoles, il en

existe encore quelques-unes tenues par des maîtres et des maîtresses catholiques, sous le contrôle de la Législature et la direction de visiteurs exclusivement catholiques. Ainsi, comme vous le voyez, les facilités ne vous manquent pas pour faire participer vos enfants aux bienfaits d'une éducation solide et chrétienne tout ensemble. Il n'est pas de ville, sur tout ce continent, que la Providence ait aussi richement dotée que celle-ci d'institutions et d'établissements de tout genre, où la jeunesse de tous les rangs et de toutes les conditions peut recevoir une éducation aussi durable que proportionnée à ses besoins. Gardez-vous donc, mes frères, de retenir vos enfants chez vous; le faire, ce serait manquer à une partie essentielle des devoirs que vous impose la paternité. Car, il ne faut pas croire avoir tout fait, pour avoir donné à vos enfants les aliments, le vêtement, les soins nécessaires au développement de leurs forces et à la conservation de leur santé. Ils ont aussi une âme immortelle, qui vit de vérité et qui se développe et se perfectionne par la vertu; une âme destinée à une fortune plus haute que toutes les richesses et les félicités d'ici-bas.

Qui leur donnera le lait de la doctrine céleste? Qui leur rompra le pain de l'intelligence? Car l'homme ne vit pas seulement de pain matériel, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu. A vous, pères et mères, à vous de jeter dans ces jeunes âmes les premières semences de la vérité et de la vertu. Que s'il vous est permis d'alléger votre fardeau en le partageant, vous n'en êtes pas pour cela déchargés, et vous n'en restez pas moins toujours les premiers maîtres et les premiers éducateurs de vos enfants. Oui, c'est sur les genoux d'une mère que le petit enfant doit apprendre à bégayer sa première prière, à louer le Dieu créateur, à bénir le Dieu sauveur, à aimer le Jésus de la Crèche, le Jésus du Calvaire et le Jésus du Tabernacle. C'est encore de la bouche d'un père qu'il doit recueillir les premières leçons de la sagesse.

Mais après avoir cherché ainsi, selon la mesure de votre temps et de vos forces, à développer les facultés intellectuelles de vos enfants, à les initier d'avance aux premiers enseignements de la religion, de la morale et de la vertu, aurez-vous tout fait? Non, mes frères, à vous de chercher encore à étendre, à perfectionner et à compléter leur instruction.

Mais, dites-vous, nous ne le pouvons, il faut travailler pour subvenir à leur entretien. Supplétez donc à votre insuffisance en les envoyant dans ces écoles où vous avez la confiance que, en acquérant les trésors de l'intelligence, ils conserveront intact le trésor, mille fois plus précieux, de l'innocence et de la foi.

Les écoles sont absolument nécessaires à l'enfant; il ne peut pas plus s'en passer que du pain matériel qui soutient en lui la vie animale. C'est, en effet, à l'école que l'enfant apprendra ce qu'il faut pour vivre en qualité d'être intelligent, savoir: la connaissance de l'ordre et de la vérité. C'est là que la religion s'insinuant dans son cœur par les leçons d'un maître vertueux, y portera sa lumière avec les douces affections qu'elle commande. Sous son inspiration, il apprendra à connaître ses devoirs et surtout à les remplir. C'est là, enfin, que son esprit s'agrandissant et se perfectionnant par le travail et la réflexion, il n'en deviendra que plus propre à remplir les devoirs de son état et à exercer les fonctions vers lesquelles vous le dirigerez plus tard.

Quelle honte pour vos enfants, si à leur entrée dans le monde ils se trouvaient, par leur ignorance, au-dessous des autres! Qu'ils possèdent à perfection, tant que vous voudrez, les agréments du corps, qu'ils soient beaux de figure, qu'ils aient de bonnes manières, s'ils sont sans instruction, ce ne seront que des fruits de belle apparence sur lesquels l'œil se porte avec satisfaction pour un moment, mais que leur insipidité fait rejeter aussitôt qu'on y a goûté.

Nous n'insisterons pas d'avantage, car, Dieu merci, vous savez apprécier le bienfait de l'éducation; ces quatre mille enfants qui fréquentaient, avant les vacances, nos écoles catholiques, en sont une belle preuve. Que votre zèle, cette année, loin de s'affaiblir, prenne au contraire, un nouvel accroissement; car, mes frères, travailler à donner à vos enfants une éducation morale, chrétienne et solide en même temps, c'est travailler dans l'intérêt de votre pays. L'avenir d'un pays dépend de la culture qui sera donnée aux générations naissantes. "Il suffit, en effet, écrivait un grand évêque, il suffit d'ouvrir les yeux pour comprendre la dépendance nécessaire qui subordonne les destinées d'un peuple à l'éducation de la jeunesse. Une nation se recrute sans cesse des générations que lui versent les écoles, comme l'océan s'alimente des fleuves qui se déchargent dans son sein. Après quelques révolutions d'années, elle s'est renouvelée tout entière par ses affluents, et s'est faite, par conséquent, à leur image. L'éducation fut toujours et partout le moule où la société prit sa forme. Si l'enseignement, à tous les degrés, a pour premier fondement la loi religieuse et morale, on peut prédire que la société sera, dans un avenir peu reculé, empreinte de ce double caractère et marchera dans des voies de justice, de sagesse et de prospérité. Si, au contraire, ce fondement essentiel manque, ou n'est posé dans l'éducation que comme un hors-d'œuvre, un accessoire, ou une vaine formule, vous livrez le vaisseau de l'Etat au hasard de toutes les tempêtes que peuvent déchaîner des passions sans règle et sans frein." (1)

Mais voulez-vous, mes frères, que vos enfants retirent de leur éducation tout le fruit que vous êtes en droit d'attendre? Deux choses sont absolument nécessaires, l'assiduité et l'union entre les parents et le maître ou la maîtresse.

D'abord, *l'assiduité*.—Il est presque impossible qu'un enfant profite de ses écoles, s'il n'y est assidu. S'il est présent un jour et qu'il manque l'autre, les leçons du maître seront sans ordre pour lui. Ne pouvant en saisir l'ensemble, il ne les comprendra pas, que dis-je, il ne pourra pas même comprendre ceux de ses compagnons plus assidus et plus réguliers que lui. Il finira par se dégoûter, par s'ennuyer et se laisser aller à un désœuvrement complet, qui le rendra insupportable à lui-même comme aux autres. Veuillez donc, mes frères, envoyer fidèlement vos enfants aux écoles et n'allez pas, pour les moindres raisons, les retenir chez vous.

Il faut, en second lieu, que l'accord règne entre les parents et les personnes chargées de l'instruction de leurs enfants.

Ce serait une imprudence bien grave de prendre fait et cause pour un enfant que son maître ou sa maîtresse aurait jugé à propos de punir; désapprouver seulement en sa présence leur conduite en cette occasion, ce serait

(1) Le Cardinal Giraud.

paralyser tous leurs efforts ; ce serait enfin détruire, jusque dans leurs germes, tous les fruits qu'il aurait dû recueillir de leurs soins et de leurs peines. Car, ne l'oubliez pas, il n'est point d'éducation possible pour des enfants qui manquent de confiance et de subordination à l'égard de leurs maîtres.

Quel ordre, en effet, pourra régner dans une école où l'on aura fait disparaître la subordination ? Comment, alors, s'entendre et donner des leçons ? Et puis si ce maître ou cette maîtresse n'ont aucun moyen de se faire obéir, de vaincre la paresse et l'indocilité de leurs élèves, quels progrès pourront-ils en attendre dans la science comme dans la vertu ? Done, mes frères, arrive-t-il qu'un enfant se plaigue à vous des procédés de ses maîtres à son égard, n'allez pas, tout de suite, lui donner gain de cause. Que vous fassiez alors vos représentations à qui de droit, rien de plus juste ; mais, de grâce, encore une fois, n'allez pas aussitôt éclater en reproches et en paroles fâcheuses et amères. D'abord, en bonne et loyale justice, il est défendu de condamner personne, à moins de l'avoir préalablement entendu ; puis, un enfant qui peut se promettre de trouver des défenseurs dans ses parents contre ses maîtres, ne craint guère plus les uns que les autres. Il sera sûr d'échapper presque toujours à la peine ; et, s'il est obligé de la subir quelques fois, il sait qu'on le dédommagera par des caresses et des complaisances, ou qu'on le vengera par des reproches. Une pareille conduite, je vous le demande, mes frères, n'est-elle pas propre à encourager un enfant au mal ? Pourquoi éviterait-il des fautes qui tournent ainsi au profit de sa passion ? Ne l'oublions donc pas, rien n'est plus propre à détruire, dans un enfant, les plus heureuses dispositions, que la conduite déraisonnable de certains parents qui sont toujours disposés à soutenir leurs enfants, lors même que leurs maîtres les redressent pour les causes les plus légitimes. Une telle tendresse est aveugle et insensée ; elle gâte les plus heureux naturels, et l'enfant qui en est l'objet ne tardera pas à se perdre.

Il n'est plus, et cependant il nous parle encore.

NECROLOGIE.

Le Rév. Messire Modeste Foisy, en dernier lieu curé de St. Stanislas de Kostka, est décédé à l'Hôtel-Dieu de Montréal, le 11 de ce mois, à l'âge de 43 ans et dans sa 21ème année de prêtrise.

Son corps a été transporté à l'Assomption où il a dû être inhumé aujourd'hui.

M. Modeste Foisy appartenait à la société d'une Messe.

JEANNE-MARIE.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

(Suite.)

— Votre conviction, dit le juge d'instruction à Guillot, fut-elle que Claude prêterait l'argent à Lazare ?

— Je m'étonnais un peu du silence de Claude, qui ne me fit comprendre en rien que Lazare était hors de peine.

— Votre situation est grave, Lazare, reprit M. Duchemin... Les incohérences se rencontrent, les impossibilités s'accroissent dans les réponses que vous faites...

Claude, avare, se décide brusquement à vous venir en aide ; vous acceptez de lui cinq cents francs... Mais Claude a vendu trois autres paires de bœufs dont le prix fut enfermé dans cette ceinture... cette ceinture a été coupée sur le cadavre de Claude, assassiné avec ce couteau, et jeté ensuite dans la douve... Le vol a suivi l'assassinat... Vous avez parcouru la même route, et vous dites n'avoir vu personne sur le chemin... la lune est demeurée cachée presque toute la nuit, et n'aurait brillé que juste au moment où vous passiez devant ces pièces de conviction terribles : la ceinture et le couteau...

— Qui pourrait affirmer que ce couteau m'appartient ? demanda Lazare.

Le juge d'instruction le prit, le retourna, vit sur la lame l'adresse d'un coutelier de Langres, et sur le manche, deux lettres grossièrement gravées : une II et un V.

— Que ce couteau ne vous appartienne pas, ou plutôt qu'on ne vous ne le connaisse pas, cela n'a rien d'extraordinaire... Vous revenez d'une foire où l'on fait des trafics de toute sorte, et vous pouvez avoir acheté celui-ci.....

Lazare ne trouva rien à répondre ; l'implacable logique de la justice l'écrasait. Il se savait innocent, et il voyait se dresser devant lui des montagnes d'indices dont on ferait autant de preuves.

Jeanne-Marie, ses enfants dans les bras, l'œil calme et fier, regardait tour à tour le juge d'instruction qui croyait avoir enfin rencontré son affaire ténébreuse, le greffier qui écrivait les questions de M. Duchemin et les réponses de Lazare avec une précision d'automate et de sténographe, l'huissier dont la bienveillance se refroidissait à mesure qu'il comprenait que Lazare demeurait gravement compromis : car il devenait pour lui fort désagréable d'avoir la veille plaidé la cause de l'assassin ou tout au moins de l'inculpé.

Les gendarmes conservaient une gravité froide.

Le garde champêtre bougeait sans trêve, faisant du bruit avec ses sabots, tortillant le revers de son habit, mourant d'envie de prendre la parole et de parler sur l'événement sans avoir rien à en dire.

Le petit gars s'était blotti dans un coin de la chambre. Il n'était pas méchant, mais l'habitude de vagabondage avait un peu gâté cette nature légère. Il se glissa non loin de Jeanne-Marie, et regardait avec l'expression d'une pitié profonde son beau visage pâle et ses deux enfants roses et souriants.

Lui ne se souvenait point d'avoir été jamais bercé comme Jeanne-Marie berçait ces deux chers petits, tandis qu'on tentait de mettre en lambeaux l'honneur de leur père.

Enfin cet interrogatoire sommaire prit fin.

Lazare signa le procès-verbal, et le juge d'instruction se retira suivi du greffier.

Les gendarmes seuls restèrent dans la maison avec la famille désolée.

M. Duchemin monta en voiture, partant rapidement pour Kédon.

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Le garde champêtre commença à pérorer dans les groupes, répétant, autant que sa mémoire le lui permettait, les questions adressées à Lazare et les réponses qu'il y avait faites.

Il fut l'homme entouré, fêté ; on l'entraîna dans l'auberge, on l'invita à dîner pour avoir plus le temps de s'entretenir de l'événement du jour.

L'assassinat de Claude troublait toute cette population paisible.

Les envieux hochaient la tête en accusant Lazare de sournoiserie.

Les bonnes gens le défendaient chaleureusement, et racontaient les détails d'une vie sans tache.

Les femmes plaignaient unanimement Jeanne-Marie. Elle, pendant que le malheur qui fondait sur sa maison occupait tout le monde, consolait Lazare abattu, soignait ses enfants, priait près du cadavre de Claude.

LE CURÉ.

Le curé de Sainte-Marie vint voir les fermiers.

Il récita les prières habituelles pour Claude, et ajouta quelques bonnes paroles pour Lazare et sa femme.

— Est-ce que vous croyez, Monsieur le Curé, qu'on va l'emmener ? demanda Jeanne-Marie.

— Il ne faudrait pas encore perdre courage... Un homme arrêté n'est pas un homme condamné... la justice procède lentement, avec sagesse... elle sait ce que vaut la vie d'une créature de Dieu... Pauvre Jeanne-Marie, c'est une rude épreuve...

— J'aimerais mieux que l'on m'accusât, moi ! Monsieur le Curé... Il a beau être le chef de la famille, l'homme, je me sens plus de force morale et de courage... Voyez combien il a l'air abattu... Et puis, si l'on me mettait en prison, il trouverait bien le moyen de donner du pain à ses enfants... la ferme lui resterait, mais moi...

— Vous ma fille, vous vous adresserez à vos amis.

— Combien en aurai-je demain ? murmura-t-elle.

— Il vous restera toujours le curé de Sainte-Marie.

A la fin de la journée, Lazare déjà gardé à vue dut partir pour Bains.

Il commençait sa voie douloureuse.

Le juge d'instruction avait peut-être raison en affirmant à sa femme qu'il venait enfin de mettre la main sur une affaire ténébreuse, dont le résultat pourrait fort bien être un avancement.

Lorsque l'ordre d'emmener Lazare fut donné aux gendarmes qui le surveillaient, Lazare éprouva un désespoir profond, subit, tellement épouvantable que, si sa volonté eût suffi pour l'anéantir, il aurait désiré tomber foudroyé.

Jeanne-Marie se roidit contre sa douleur.

— Embrasse tes enfants, lui dit-elle, Dieu te fera la grâce de les revoir.

— Ma femme ! ma pauvre chère femme ! quel avenir vous est réservé à tous !

— Dieu le sait, cela me suffit... Quant à toi, Lazare, je t'ai choisi pour mari devant le Seigneur et devant les hommes, et je te choiserais encore : car je te sais digne de mon respect comme de ma grande affection...

Le fermier l'attira doucement à lui.

Adieu ! adieu toutes les joies passées... dit-il.

Les gendarmes se sentaient profondément remués.

Lazare tendit ses mains aux menottes.

Quand il fut enchaîné, Jeanne-Marie pencha Luce et Vincent vers les chaînettes, et les fit toucher par leurs bouches innocentes.

Le cortège se mit en marche.

Jeanne-Marie voulut conduire son cher prisonnier jusqu'à la porte de la prison de Bains.

Elle l'exhorta encore à garder un bon courage, le vit franchir le seuil, entendit la porte se refermer, et tomba assise sur le banc de pierre.

La nuit tombait...

Nul ne pouvait la voir... Elle sentit les larmes qui lui gonflaient le cœur monter à ses yeux. Les sanglots déchiraient la poitrine sur laquelle elle pressait ses deux enfants. Pour la première fois elle se sentit faiblir. L'amour qu'elle éprouvait pour son mari, le culte de l'honneur, tout ce qui est bon et saint recevait en cette journée une rude atteinte. Non qu'elle accusât Lazare, elle le savait innocent, mais elle épousait sa souffrance et portait à la fois le fardeau de sa douleur et son propre désespoir.

Un brave homme qui passait, touché de compassion en voyant cette jeune femme en larmes, lui demanda en quoi il pouvait lui être utile.

C'était l'aubergiste de la *Tête-Noire*.

Jeanne-Marie n'avait besoin de rien pour elle ; mais ses enfants commençaient à éprouver les douleurs de la faim et la fatigue de la route. Elle accepta pour eux une tasse de lait ; le père Maillard était un brave homme, il prit en pitié la jeune mère, et offrit généreusement de la loger, elle et ses enfants, pour la nuit.

Jeanne-Marie refusa.

— Et vous allez toute seule, comme cela, rentrer à Sainte-Marie ?

— Oui, Monsieur Maillard.

— Et la peur ne vous prendra pas ?...

— La peur ! dit-elle ; quand les chagrins réels sont si grands, de quoi pourrait-on avoir peur ?

— Vous serez bien lasse, au moins...

— Je marche bien, dit-elle.

— Pour Dieu ! il ne sera pas dit que j'aurai laissé une femme et deux petits enfants s'en aller par les chemins dans cette nuit noire... Je n'aime guère atteler mes chevaux, et mes meilleurs amis ne se hasardent point à me demander ma carriole... Mais je me croirais indigne d'une prière à mon lit de mort, si je ne venais en aide à une créature comme vous... douce comme un agneau, courageuse comme un lion...

— Quand vous m'avez trouvée, Monsieur Maillard, je pleurais, cependant.

— Oui, mais vous n'avez pas pleuré devant Lazare, j'en jurerais... Je le répète, vous êtes une vraie femme... César va être attelé en une minute...

Jeanne-Marie accepta cette offre amicale.

Elle monta dans la carriole avec l'aubergiste et rentra chez elle ; la chambre était vide...

Le cadavre de Claude, mis dans une bière, avait été porté à l'église.

L'aubergiste s'assit un moment dans cette grande salle, dont l'aspect paraissait véritablement sinistre.

Puis, sans bruit, il plaça dans un coin un pain de douze livres, un poulet rôti et quelques bouteilles de vin.

— Que le Seigneur vous rende ce que vous faites, lui dit Jeanne-Marie quand il voulut partir ; je sens, moi, que je resterai toujours votre obligée.

Maillard la quitta les larmes aux yeux, la suppliant de descendre chez lui, si elle passait à Bains.

— Espérons, dit-elle avec un sourire désolé, que la justice me rendra mon cher Lazare, et que je ne serai

point forcée de le suivre d'étape en étape, pleurant sur lui et sur nos enfants... Quoi qu'il arrive, je suis votre obligée, et comme la reconnaissance ne pèse pas, j'irai chez vous, si jamais je quitte le Grand-Moutier.

L'aubergiste remonta dans sa cariole et fouetta César avec un acharnement qui dut fort surprendre la paisible bête.

Jeanno-Marie ne put fermer les yeux.

Elle ne se fit aucune illusion. De l'heure où elle entendit formuler une accusation étayée par des apparences qui ressemblaient à autant de preuves morales, elle mesura la profondeur de l'abîme de misère qui s'ouvrait devant elle...

Il s'agissait de traverser cet abîme de pied ferme, le front haut, et de ne point rouler en se broyant les membres.

Elle sentit alors son âme s'agrandir.

L'affection qu'elle éprouvait pour Lazare changea en quelque sorte de nature; elle comprit qu'elle, qui jus qu'à ce jour avait été soutenue, protégée par son mari, devait devenir protectrice à son tour, qu'elle ne pourrait plus suivre doucement le sentier modeste qu'elle comptait traverser avec le mari de son choix.

Elle ne demanda point à Dieu pourquoi il la châtiât sévèrement, elle qui ne se souvenait point de l'avoir jamais gravement offensé! Avec la simplicité des belles âmes, elle accepta son fardeau de douleurs, demandant la grâce unique de ne point se trouver trop au-dessous de la tâche qui lui était départie.

Il lui fallut dire adieu à toutes ses joies légitimes et permises, à toutes ses espérances de femme et de mère, et se répéter que son pain de chaque jour serait un pain trempé de larmes...

Elle eut, comme le Christ, sa nuit d'agonie, et comme lui elle accepta son calice.

V

LA PRISON PRÉVENTIVE.

Lazare fut conduit dans une mesure sombre, lézardée, composée de deux pièces exigües: l'une simplement terrassée et meublée de deux bottes de paille; l'autre garnie d'un banc, d'une table, et d'un lit de sangle.

Ce fut dans la logette à la botte de paille qu'on le fit entrer.

On lui demanda s'il avait besoin de quelque chose. Il répondit non, sans avoir la conscience précise de la question adressée. On ferma sur lui une lourde porte; il entendit grincer des clefs et des verroux, et demeura sans lumière, environné de toutes les ténèbres et du désespoir.

Ah! Quand, deux jours avant cette horrible catastrophe, il s'épouvantait de la présence des huissiers et des douleurs qui suivent une ruine complète, qu'il était loin de penser que l'espace si court de quelques heures suffirait pour lui faire croire que le manque de pain et d'abri n'est pas le pire de tous les maux!

Que ne pouvait-il abandonner le Grand-Moutier à des créanciers avides, et s'en aller, sa femme au bras, demander de l'ouvrage chez les métayers! Qu'était l'humiliation de recevoir le salaire d'un journalier, auprès de celle de se trouver accusé d'un crime, le plus lâche, le plus misérable de tous, l'assassinat pour vol.

Il se demandait comment il se faisait que toute sa

vic d'honnêteté laborieuse n'eût pas prouvé victorieusement son innocence.

Lazare n'était ni un moraliste ni un philosophe; sa logique restait naïve comme l'avait été sa vie, et tout ce qui s'éloignait de cette existence lue d'un regard échappait à son intelligence.

Il ignorait que des hommes ont pu rester longtemps probes et estimés, méritant l'estime de tous, et que ces mêmes hommes se sont un jour sentis pris de la folie du crime, que la cupidité les a saisis à la gorge, et toute une tradition de mœurs irréprochables s'est écroulée.

Lazare accusait la justice, la foule; et cependant, quand il se reportait à l'interrogatoire du juge d'instruction, il le trouvait dénué d'animosité, calme, empreint d'une sévérité sans cruauté préméditée.

— Dieu me punit de n'avoir point apprécié mon bonheur! murmurait-il; je ne le remerciais pas assez d'avoir une femme aimable et bonne et deux petits anges pour me caresser... Mais cette ingratitude méritait-elle un châtiement si terrible... C'est fini... bien fini... Je ne me fais point illusion: ce que le juge pensait, le tribunal le pensera: ce que les voisins qui me connaissent croyaient au fond de leur âme, les jurés qui ne me connaissent point l'auront dans leur conscience. C'est trop dur et trop amer pourtant! Mourir est déjà bien terrible, quand on a des êtres chéris à protéger, à défendre à aimer; mais mourir devant eux, déshonoré, flétri; leur laisser pour héritage le nom d'un condamné à mort... ne graver d'autre souvenir dans leur mémoire que celle d'un adieu fait à la hâte à un homme enchaîné, ou la forme d'une machine à trancher les têtes, c'est horrible, entre toutes les choses horribles du monde... J'ai beau chercher, je ne trouve rien à dire, rien pour me justifier... Claude m'a prêté l'argent; mais nous étions seuls, lui et moi... D'ailleurs, il en a reçu d'autre, et c'est pour celui-là qu'il a été volé... Pierre Lendevour lui-même, le brave gargon, ne pourra qu'affirmer la vente... Nous devions nous retrouver sur la route... Mais Claude marchait plus vite, sans doute... Rien! rien! que la ceinture et le couteau... ce couteau marqué d'un H et d'un V... Personne, n'aimait le vieux Claude, rapport à son avarice; mais on ne le détestait pourtant pas... Personne, je ne connais personne qui pût le haïr... et ils disent que c'est moi! moi qui aurais baisé la trace de ses pas, parce qu'il nous sauvait de la misère en empêchant de vendre le Grand-Moutier... C'est trop! c'est bien trop de douleur pour un pauvre homme... Je ne suis qu'un ignorant, un simple laboureur, sans défiance et sans malice, et ils me retournent le cœur comme je faisais de mes sillons... Mes sillons, je ne les arrosai plus de mes sueurs... la moisson faite, l'herbe poussera au milieu des tiges de paille, et le chant restera en friche... Jeanno-Marie s'en ira mendiant, les petits pendus à son tablier... Oh! ma femme! ma chère et sainte femme!

Lazare se prit à sangloter.

Ce fut l'explosion d'une douleur longtemps dévorée et contenue... Il pria, cria, pleura; il se roula sur la paille, en appelant sa femme, en nommant ses enfants, en évoquant les ombres vénérées de son père et de sa mère, courageux travailleurs qui lui avaient légué pour unique fortune l'amour de la terre, la sobriété, le culte de l'honneur et toutes les saintes croyances de la famille. Mais en ce moment terrible, le fermier ne pria pas,

il ne s'adressa point à Dieu pour obtenir le calme qui accompagne l'innocence, et le courage nécessaire dans les grandes adversités.

Homme, il but lentement la coupe de la misère morale, la vidant non pas d'un trait, mais goutte à goutte, comme s'il espérait que l'excès même de cette douleur le foudroierait.

Le lendemain il se sentait brisé ; mais ses yeux restaient sans larmes, et l'atonie s'emparait de lui.

On le fit quitter sa prison provisoire, et on le conduisit à Redon pour l'instruction de l'affaire.

Sur la route, les curieux se pressaient, s'avançaient s'appelaient ; on se montrait l'assassin ; on s'étonnait de ne pas lui voir des cheveux roux et des yeux féroces ; il semblait que le criminel dût porter dans toute sa personne les stigmates de son action coupable.

Lazare se traînait péniblement entre les deux gendarmes qui l'escortaient. Il refusait de boire dans les cabarets ; mais lorsqu'il passait devant un ruisseau, il s'agenouillait, plongeait dans l'eau fraîche ses mains liées, et buvait à grande gorgées cette eau froide qui n'éteignait point le feu dont brûlait sa poitrine.

Le chemin était gai, les arbres chargés de fruit ; la vie rayonnait dans toute cette campagne, sans aspects pittoresques et grandioses, mais dont la sérénité pénètre doucement le cœur.

Les collines couvertes de bois coupaient à droite le ciel bleu ; à gauche la plaine se déroulait comme un immense tapis d'un jaune pâle.

Quoique les idées de Lazare ne fussent pas très-nettes, il savait bien qu'il ne quittait la mesure de Bains que pour être enfermé dans une véritable prison aux grands murs, à la porte massive, gardée par des factionnaires. Le moins qu'il y pouvait passer, c'était deux grands mois ; et encore ne devait-il en sortir que pour être transféré ailleurs.

Il eût trouvé moins cruel de lui trancher la tête tout de suite, puisqu'on le croyait coupable, que de prolonger ses angoisses en le tenant dans l'incertitude sur l'avenir.

Enfin, il entra dans la ville.

Une lourde porte se dressa devant lui, non loin d'un couvent dont la cloche tintait alors l'*Angelus* du soir.

Un gros homme à la figure rubiconde, joviale, et qui faisait sonner ses clefs aussi joyeusement qu'un Espagnol ferait d'une paire de castagnettes, ouvrit un seul des deux battants, salua amicalement les gendarmes, cligna de l'œil en désignant le prisonnier et passa devant les trois hommes pour s'installer à un petit bureau sur lequel s'étagaient de gros registres d'écrou.

Il fallut que Lazare dictât le nom vénéré de son père, qu'il se plaçât le long de la muraille pour que l'on mesurât sa taille, et que le géolier donnât son signalement exact, en cas de tentative d'évasion.

Le pauvre fermier s'abandonna avec une obéissance passive. Il faisait ce qu'on lui demandait, sans s'inquiéter à quoi cela pouvait servir. Quand ces formalités furent remplies, on lui ôta ses menottes, et on le conduisit dans une salle déjà occupée par une dizaine d'hommes à figures patibulaires.

Le géolier lui désigna un lit de camp, y fit jeter un matelas et une grosse couverture par un aide, et lui dit :

— Vous coucherez là.

Il n'y avait point de siège dans ce dortoir ; Lazare s'assit sur son lit.

La salle était vaste, haute de murailles.

Les fenêtres, percées à trois mètres du sol, laissaient passer la chaude lumière d'une resplendissante soirée d'été. Elles étaient larges et à grands carreaux ; seulement l'enfoncement dans lequel elles étaient pratiquées se hérissait de barres de fer à gros arpillons.

Les murs étaient couverts de plâtre jaune, d'une teinte d'ocre à l'œil.

Pendant un moment le silence régua entre les prisonniers.

L'arrivée de Lazare avait naturellement interrompu les conversations.

Mais bientôt le plus hardi de la bande, qui sans doute aussi était le plus criminel, se leva, et se posant en face du fermier :

— Eh bien ! camarade, lui dit-il, nous avons donc fait de la peine au cinq codes ?

Lazare le regarda d'un air ahuri.

— Je veux dire que nous avons commis un délit, un tout petit délit... de quelle genre, hein ?

— Je suis innocent, répondit Lazare d'une voix brisée.

— Parbleu ! reprit celui qui lui avait adressé la parole, et qui répondait au nom de Rongé-Maille, parce que deux fois déjà il s'était évadé de Brest et de Toulon, parbleu nous sommes tous innocents ici ! qu'est-ce qui n'est pas innocent ? Des enfants qui viennent de naître, quoi ! des chérubins qui méritent une place en paradis !... C'est bon pour l'instruction, ça, mon petit, quoique, entre nous, ça soit bien usé ! ça a tant servi... Enfin, tu es innocent, nous le savons, nous voulons le croire... et si le prix Monthyon dépendait de nous...

— Allons ! en v'la assez, Rongé-Maille, dit un grand blondin à l'allure dégingandée, aux cheveux d'un blond fauve.

— Et pourquoi que je n'ai pas le droit de parler à ce nouveau, dis, la Limace ?

— Parce que chacun est libre ici...

— C'est pour cela que je lui fais une question.

— Et s'il ne lui plaît pas de répondre ?

— Il se taira, voilà tout... Mais ce n'est pas juste : car enfin nous nous confessons tous ici les uns les autres, histoire d'avoir confiance dans les amis d'occasion que l'on fait sur la route de Melun ou de Poissy... Toi par exemple, la Limace, tu as dévalisé une vieille femme de Rochefort-en-Terre, et la justice te doit cinq ans... Moi, cheval de retour, je sais ce que l'on me donnera pour ma peine, d'avoir cru que les coffres-forts des banquiers ne valaient rien en province... ; et je demandais à celui-ci ce qu'il avait sur la conscience.

— Rien, répondit Lazare.

— Mais de quoi t'accuse-t-on ?

— D'avoir assassiné.

— Ah ! firent deux ou trois prisonniers en se rapprochant de Lazare. En apprenant que ce pâle jeune homme était détenu sous inculpation de meurtre, loin de se sentir repoussés et révoltés, il leur sembla que Lazare devenait immédiatement un homme supérieur. Le crime a ses degrés, ses vétérans ; les grands coupables sont plus redoutés, mais aussi plus considérés dans les prisons que les détenus pour un vol insignifiant, ou pour un coup malheureux donné dans un moment de colère ou sous l'influence de l'ivresse.

(A continuer.)